

rés d'une douce et calme lumière dans ce puis-sant stéréoscope de la vieillesse. " Dans cette œuvre où elle se peint sous le nom d'Agnes, dit M. Pître Chevalier, elle ressuscite, elle fait mouvoir autour d'elle, près du foyer qui s'éteint faute de bois, à la lueur d'une lampe qui va s'éteindre faute d'huile, les chères et douces images de son père, de sa mère, de sa grand-mère, de ses frères, et de ses sœurs, bonnes et candides natures avec lesquelles on croit avoir vécu, tant ces portraits ont un caractère de saisissante vérité. La figure de Païeule, à la fois douce et fière, semble se détacher d'une toile de Rembrandt."

Et pour qu'il ne manquât rien à la dignité du malheur, il fallait encore qu'elle s'accrût par la victoire sur une tentation aussi dangereuse qu'impérieuse. Laissons M. Sainte-Beuve raconter cette étrange et pourtant véridique histoire, comme il la qualifie lui-même :

" Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une partie de la famille Desbordes, qui tenait à la religion réformée, avait quitté la France pour la Hollande. Antoine et Jacques Desbordes devinrent libraires à Amsterdam, libraires très riches, très considérés; ce sont eux qui ont donné ces éditions bien connues de Voltaire (1733-1735). Ces deux mêmes Desbordes, Jacques et Antoine, enfants lors de la révocation de l'édit de Nantes, vivaient encore; ils ont vécu, l'un cent vingt-quatre, l'autre cent vingt-cinq ans. Se sentant pourtant près de mourir centenaires, millionnaires et célibataires, voilà qu'un vif regret de la patrie les reprend tout à coup, après plus d'un siècle, et ils ont l'idée de rappeler quelque arrière-petit-nouveau ou arrière-petite-nièce, pour rentrer dans la religion réformée et dans l'héritage.

" Ils écrivent à Douai. La grande lettre en gros caractères à la Louis XIV, et signée du grand oncle Antoine, est déployée: il y est mis pour condition expresse, que les enfants seront tenus à la religion des aïeux pour reprendre droit dans la succession immense. Ceci se passait vers 81; l'humble famille de Douai avait vu tarir, depuis deux ou trois ans déjà, ses modiques ressources, et l'avenir se présentait de plus en plus sombre. Une assemblée solennelle de tous les membres eut lieu dans la petite maison, sous la madone.

" On lit tout haut la lettre: la mère s'évanouit, le père regarde ses enfants et sort dans une horrible anxiété. Il rentre après quelques pas dans la cimetière, et l'on décide qu'on répondra non.

" La jeune Marceline avait pour lors quatre ans et demi environ, et les impressions de cette grande scène dramatique lui sont demeurées présentes. C'était le moment de la ruine complète. On aimait mieux rester pauvre, à la garde de Dieu et de Notre-Dame."

La Providence ne sembla pourtant vouloir un instant récompenser tant de fidélité que pour soumettre l'adolescence de Marceline à de plus cruelles épreuves. Une espérance bien légitime s'évanouit comme un de ces mirages troupeurs qui surprennent le voyageur égaré, ou comme une de ces accalmies pendant lesquelles le naufragé aperçoit en vain un coin du ciel bleu. Une cousine d'Amérique s'était enrichie, on se décida à lui demander ce que l'on avait refusé de la part des vieux parents huguenots. Mme. Desbordes et sa fille, âgée de treize ans, s'embarquèrent courageusement pour le Nouveau-Monde. Voici comment notre héroïne raconte elle-même les résultats de cette malheureuse tentative.

" Arrivées en Amérique, ma mère trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la Guadeloupe révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne supporta pas ce coup. Son réveil, ce fut de mourir à quarante et un ans! Moi, j'expirais auprès d'elle; on m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée à demi par la mort et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents, devenus tout à fait pauvres."

La carrière dramatique, qui s'offre souvent comme ressource aux jeunes personnes instruites, captiva pendant quelque temps son âme; mais Marceline ne se sentit point tranquille dans ce monde, si différent de celui où elle avait vécu, et une vocation ignorée mais irrésistible l'entraîna vers la route qu'elle a depuis parcourue avec un si beau succès. A vingt ans, elle abandonna le théâtre, non sans y avoir brillé d'un assez vif éclat, et le 4 septembre 1817, elle épousait, à Bruxelles, M. Valmore, acteur distingué et homme d'une belle et honorable réputation. En 1818, elle publiait son premier ouvrage sous le titre d'*Élégies et Romances*.

Il est impossible de lire ce recueil et de le comparer aux autres productions de l'écrivain, sans être frappé de l'immense distance que la poésie française a franchie depuis cette époque. Mme. Valmore contribua elle-même à ce changement, et elle est peut-être la première en date de cette glorieuse pléiade de femmes-poètes, qui ont créé, en France, ce que l'on appelle la poésie intime, dit-on mieux, la muse du foyer domestique. Déjà même, dans ce pre-

mier ouvrage, où la pastorale se ressent un peu de la mi-guardise de Florian, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque M. Sainte-Beuve nous assure qu'elle apprit à lire dans " Estelle et Némorin," déjà l'on trouve les germes de cette poésie naturelle et religieuse, à la fois humaine et divine qu'elle-même et Mde. Tastu, Delphine Gay, Mélanie Waldor, Anaïs Ségalas et Louise Collet, ont depuis popularisée en France et dont elles ont fait une des sphères les plus belles, et disons le aussi, les plus socialement utiles de la littérature contemporaine. S'il était donné à Dante d'ajouter à son poème immortel, nul doute qu'il ne formât un cercle céleste des tauses qui ont chanté l'enfance et la vertu, appris au père et à la mère de famille tout ce qu'il y a de noble et délicieuse poésie dans les plus humbles devoirs de la société, et fait circuler jusque dans les veines les plus cachées de notre civilisation, rongée par tout de maux affreux, les plus sûrs contre-poisons. Cette remarque, il va sans dire, s'applique surtout aux derniers ouvrages de Mde. Valmore: ses idylles, ses élégies et ses romances, sont pleines d'une passion tantôt languoureuse, et tantôt ardente qui, justement à raison de la chasteté habituelle de son style, n'est point sans danger. Mais même dans ses premières et trop touchantes pastorales, on voit l'empreinte profonde de cette mélancolie qui, tempérée plus tard par les années, deviendra cette teinte douce, calme et religieuse, qui est aussi éloignée de la couleur antique d'*Audré Chénier*, à qui on l'a souvent comparée, que de la tendresse enrubannée de M. de Florian.

Elle n'avait pas pu, à cette époque, lire M. de Lamartine, observe M. Sainte-Beuve. Certainement non; mais elle avait dû lire, outre Chénier; Gilbert, Mafflure et Millevoie, et, en prose, Bernardin de St. Pierre et Châteaubriand.

Ainsi il est difficile d'appartenir plus étroitement à la foi, à l'ancienne et à la nouvelle école, que ne le font les vers suivants :

Le soleil brûlait la plaine;
Les oiseaux étaient muets;
Le vent balançaît à peine
Les épis et les bluets;
Quelques chèvres dispersées
Sur le penchant des coteaux,
Brouaient aux jeunes ormeaux
Les vignes entrelacées;
Les troupeaux au fond des bois,
S'égarant dans la bruyère,
Les chiens étaient sans colère,
Les bergers étaient sans voix.

Et le commencement de cette autre idylle :

Presse-toi, vieux berger, tout annonce l'orage.
Le vent courbe les bés, détruit sa fleur sauvage;
Un murmure plaintif circule au fond des bois,
Et l'écho me répond en tristement ma voix.
De ton chien prévoyant la garde est plus austère;
Il rôde en haletant d'un air triste et sévère;
Du fond de la vallée il ramène un agneau,
Et le chasse en grondant jusqu'au sein du troupeau.

L'ouragan tourbillonne et ravage la plaine;
L'éclair poursuit l'éclair, il tonne, il va pleurer.
Tout s'efface; il fait nuit longtemps avant le soir,
Et le toit de Philis ne se voit plus qu'à peine.
Laisse-moi te guider. Si tu ne peux courir,
Je soutiendrai tes pas; ne crains point ma jeunesse;
J'ai déjà quatorze ans; j'honore la vieillesse,
Et je suis assez grand du moins pour la chérir."

Le soir d'été, contient un mélange de formes mythologiques et d'idées chrétiennes, qui peint toute une époque de transition, et il y a, dans cette jolie pièce, comme un pressentiment des *Contes* et des *Poésies pour les petits enfants*, que l'auteur devait publier plus tard: (1) Au risque d'étendre un peu trop nos citations, nous allons reproduire le commencement et la fin de cette idylle. Avenue mère, nous en sommes certain, ne nous en vaudra du mal.

" Venez, mes chers petits; venez, mes jeunes âmes;
Sur mes genoux, venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir:
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes!
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or;
Demain, plus radieux, vous le verrez eucor;
Car on ne l'a point vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté, nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez;

(1) Nous n'avons sous la main que l'édition de M. Sainte-Beuve. Il est possible que cette pièce n'appartienne à un recueil subséquent.